

SÉVIGNY, Pierre, *Le Grand jeu de la politique*. Les Éditions du Jour, Montréal, 1965. 347 p.

Jacques Gouin

Volume 19, Number 3, décembre 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302499ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302499ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gouin, J. (1965). Review of [SÉVIGNY, Pierre, *Le Grand jeu de la politique*. Les Éditions du Jour, Montréal, 1965. 347 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(3), 474–477. <https://doi.org/10.7202/302499ar>

SÉVIGNY, Pierre, *Le Grand jeu de la politique*. Les Editions du Jour, Montréal, 1965, 347 pages.

Depuis les quelque vingt ans que je lis, traduis, commente ou critique des ouvrages de toutes sortes, c'est la première fois qu'il m'arrive de rendre compte d'un livre dont je connais l'auteur assez intimement. J'admets tout de suite que cette situation, nouvelle pour moi, m'expose à manquer d'objectivité. En revanche, elle me permettra peut-être, un peu à la façon du professeur Guillemin, de juger l'auteur et son livre sous un angle différent de celui sous lequel d'autres commentateurs pourront le faire.

Rappelons d'abord les circonstances dans lesquelles je fus amené à rencontrer Pierre Sévigny pour la première fois. C'était à l'hiver de 1944, en Angleterre. Je venais d'être attaché au 4^e Régiment d'artillerie, où le capitaine Sévigny commandait la troupe "C". Le hasard voulut que je sois affecté à cette troupe, à titre d'officiers subalterne. Dès le premier jour, — si ma

mémoire est exacte, — le capitaine Sévigny me demanda de rassembler la troupe dans une salle. Sa “phalange de preux”, comme il aimait plaisamment à appeler ses hommes, ayant été rassemblée, Pierre Sévigny entra dans la salle, jeta un coup d’œil mi-sérieux, mi-amusé, sur son auditoire, et lui brossa pendant une heure, sans une seule note devant lui, un tableau aussi pittoresque que complet de la situation internationale. Assis à l’arrière de la salle, j’avais l’air sans doute aussi médusé que la troupe. Ce Sévigny, me disais-je en moi-même, a vraiment le don de la parole. Par la suite, je devins son camarade. J’appris à connaître sa nature à la fois généreuse, indolente et vaguement insatisfaite; son esprit à la fois railleur, naïf et à l’occasion cynique; son allure de grand seigneur égaré dans la piétaille. Pierre Sévigny me paraît aujourd’hui être resté tout cela à la fois. Certes, l’ai-je perdu de vue après la guerre, mais en lisant son livre je crois retrouver tous ces traits que j’avais décelés chez lui dès 1944.

Venons-en donc à son livre. Il s’agit d’une tranche d’histoire très contemporaine, puisqu’il y raconte ce qui lui est arrivé dans la fournaise politique canadienne, entre 1956 et 1963. Déjà, en 1949, il avait tenté sans succès de se faire élire député des Iles-de-la-Madeleine. Mais, comme il le dit bien (p. 14) : “... se réclamer du parti progressiste-conservateur, à cette époque, tenait du plus pur don quichottisme”. Il subit un nouvel échec en 1957. Enfin, en 1958, il est député de Longueuil. Ici se situe dans son livre une anecdote invraisemblable, qui tient à la fois du mélodrame et du roman policier. Le récit de ce rendez-vous nocturne dans un bar avec un parfait inconnu, constamment menacé de s’effondrer sous le coup d’une crise cardiaque, et qui se charge d’organiser sa campagne électorale tout simplement parce qu’il “adore la politique et que vous me plaisez” est un morceau de choix qui se lit comme un suspense. Puis, c’est la victoire écrasante de 1958, et l’entrée de Sévigny au conseil des ministres.

Mais, les premiers jours de l’euphorie passés, on sent poindre bientôt le malaise, l’insatisfaction, et enfin l’amertume des désillusions. Peu de temps après, dit-il (p. 170) : “J’en vins à la conclusion que les politiciens n’ont jamais raison, quoi qu’ils fassent, et je me résignai à être critiqué sans relâche, quelque bénéfique que j’aie apporté à la population.” Pourtant, quand on accepte de s’engouffrer dans la fournaise politique, en régime démocratique, on devrait, il me semble, être persuadé d’avance que, quoi qu’on fasse, on n’a jamais raison. S’il est déçu par

l'ingratitude de ses commettants, il n'est pas moins amer à l'égard de l'impassibilité frigide des fonctionnaires: "... je finis par comprendre que très peu de fonctionnaires ou d'employés du gouvernement acceptent de frayer avec les politiciens" (p. 156). Ici encore, le politicien devrait accepter d'avance, il me semble, ce brutal "fact of life", car le rôle du fonctionnaire n'est pas de tout repos non plus dans ses rapports avec l'autorité ministérielle.

Enfin, le malaise grandissant, le gâchis s'installe au sein du parti et du conseil des ministres. Malgré une admiration qui ne se dément jamais à l'égard de son chef, on sent que Pierre Sévigny n'a jamais réussi à vraiment s'entendre avec lui. Enfin, c'est la démission assez tapageuse de deux ministres, qui prélude à la déconfiture du parti, après son ascension prodigieuse.

Au début de son livre (p. 13), l'auteur avait déclaré: "... la politique m'a toujours fasciné". Malgré tous ses déboires, l'ensorceleuse le tient toujours dans ses griffes, puisqu'il avoue à la fin (p. 333): "Je crois à la politique: c'est une magicienne qui n'a jamais cessé de me fasciner." Croit-il toujours à la politique ou au parti conservateur? On a peine à s'empêcher de conclure que, malgré un flirt passager avec le parti libéral, Pierre Sévigny reste profondément attaché, par atavisme et habitude, au parti conservateur, comme si c'était pour lui une manière de religion. Et pourtant, on souhaiterait qu'au siècle de Vatican II, alors que les religions semblent se départir un peu de leur rigidité, les partis politiques se délestent un peu aussi de certaines traditions caduques qui pèsent sur eux. Une chose demeure certaine, c'est que Pierre Sévigny a trop la politique dans le sang pour y avoir renoncé définitivement.

D'ici à ce qu'il fasse de nouveau parler de lui dans ce domaine il aura eu le mérite de confier aux profanes que nous sommes en la matière un document historique du plus haut intérêt. On a souvent déploré chez nous la rareté de documents de ce genre, qui font le délice des historiens. Il est donc heureux que Pierre Sévigny, en plus d'être tenaillé par le démon de la politique, soit aussi piqué de la démangeaison de l'écriture. Déjà, en 1946, il nous avait donné des souvenirs de guerre fort intéressants.

Puisque je puis me considérer comme son ami, — et ne doit-on pas se montrer sévère à l'égard d'un ami qu'on estime? — je dirai, en terminant, que malgré un progrès notable sur son

premier livre, celui qu'il vient de publier aurait gagné à être revu soigneusement. En effet, quelques scories grammaticales déparent malheureusement un texte qui, par ailleurs, se lit agréablement. Je parle du texte français, évidemment, n'ayant pas lu le texte anglais. Car c'est un autre mérite de l'auteur d'avoir jugé utile, dans la situation actuelle, de faire paraître son livre dans les deux langues officielles de notre pays.

JACQUES GOUIN